

Zeitschrift:	Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	37 (1904)
Heft:	5
Artikel:	À la mémoire d'Henri Bullinger
Autor:	Vuilleumier, H.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-379766

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A LA MÉMOIRE D'HENRI BULLINGER

PAR

H. VUILLEUMIER

Le quatre-centième anniversaire de la naissance de Bullinger (18 juillet 1504) n'aura point passé inaperçu. Parmi les publications qui ont vu le jour à cette occasion il en est quelques-unes d'une durable valeur. Elles ont pour auteurs des Suisses allemands et ont paru sous les auspices de diverses sociétés savantes. Dans les *Quellen zur schweizerischen Reformationsgeschichte*, publiées par le *Zwingliverein* de Zurich, le Dr Emile EGLI a édité et commenté le *Diarium* de Bullinger. Le même auteur a consacré à la mémoire du successeur de Zwingli un fascicule spécial des *Zwingliana* qui paraissent sous sa direction¹. Un de ses collègues de la Faculté de théologie de Zurich, M. Gustave de SCHULTHESS-RECHBERG, a retracé la vie et l'œuvre de Bullinger en une centaine de pages qui forment la première livraison du XXII^e volume annuel des *Schriften* de la Société allemande d'histoire de la Réformation. Enfin une première partie de la *correspondance de Bullinger avec les Grisons*, celle qui date des années 1543 à 1557, a été mise au jour par M. Traugott SCHIESS, bibliothécaire de la ville de Saint-Gall, dans les vol. XXIII et XXIV des *Quellen zur Schweizergeschichte* que pu-

¹ Voir le sommaire de ce fascicule dans le dernier numéro de cette *Revue*, p. 325.

blie à Bâle la Société générale d'histoire suisse¹. C'est sur la première de ces publications commémoratives que nous voudrions attirer spécialement l'attention dans les pages qui suivent².

I

En attendant qu'il trouve le temps et les ressources nécessaires pour entreprendre selon son désir l'édition de la vaste correspondance de Bullinger, dont une faible fraction seulement a vu jusqu'ici le jour, l'excellent historien qu'est le Dr Egli ne pouvait mieux faire, pour célébrer dignement la mémoire du continuateur de l'œuvre de Zwingli, que de nous doter d'une édition complète et soignée de ce *Diarium*; car on ne le connaissait encore que par les extraits qu'en ont donnés quelques biographes ou historiens de la Réforme. L'autographe, malheureusement, a disparu depuis le XVIII^e siècle. Il a fallu en reconstituer le texte à l'aide de copies manuscrites plus ou moins anciennes qui sont déposées à la Bibliothèque de la ville de Zurich et dont une seule, datant du milieu du XVII^e siècle, paraît être entière, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit d'une exactitude irréprochable. En s'aidant des conseils de deux philologues, le latiniste Hitzig-Steiner, de l'Université de Zurich, et le germaniste Bruppacher, rédacteur de l'*Idiotikon* allemand-suisse, M. Egli s'est efforcé de tirer de ces matériaux le meilleur parti possible, de manière à offrir au lecteur un texte latin et allemand conforme à l'original disparu. Il a eu soin d'accompagner celui-ci d'un petit *apparatus* critique donnant les principales variantes, signalant les mots et membres de phrases douteux, ça et là

¹ Depuis lors a paru dans la *Liberté chrétienne* de Lausanne (numéro d'août) un article de M. Ph. Bridel : « En souvenir de Bullinger, » où l'antistès de Zurich est envisagé surtout comme homme d'église et auteur de la Confession de foi helvétique. On peut citer aussi, de M. Th. Vetter, professeur de langue et de littérature anglaises à l'université de Zurich, un recueil d'études historiques intitulé : *Relations between England and Zurich during the Reformation*, et dédié à la 23^e Conférence des ecclésiastiques anglais du continent, réunie à Zurich au mois de juin.

² Heinrich Bullingers *Diarium (Annales vitae) der Jahre 1504-1574*. Basel 1904. — XV et 145 pages grand in-8°. (Prix : 4 fr.)

expliquant les archaïsmes ou provincialismes des morceaux écrits en allemand suisse du xvi^e siècle. En outre, le bas des pages est occupé par des notes qui constituent un vrai commentaire historique fournissant les éclaircissements nécessaires sur les hommes et les événements mentionnés dans ces mémoires. Il est presque superflu de dire que, pour la rédaction de ces notes, l'éditeur a puisé aux sources de première main qu'il avait à sa portée ou s'est adressé aux ouvrages spéciaux et aux informateurs les plus qualifiés. Parmi ces derniers nous relevons, en ce qui concerne la France protestante, les noms du regretté Aug. Bernus et de M. N. Weiss, le secrétaire bien connu de la Société de l'histoire du protestantisme français. L'éditeur ne se flatte pas, cependant, d'avoir tout éclairci. « Un commentaire vraiment suffisant, dit-il, ne sera possible que lorsque la correspondance de Bullinger aura été imprimée. » Tel qu'il est aujourd'hui, le commentaire représenté par ces notes n'en est pas moins un auxiliaire des plus précieux. Ajoutons que M. Egli a reproduit en appendice, d'après les *Miscellanea Tigurina* de 1722, une esquisse biographique de Bullinger en latin, datant de 1560, dont l'autographe ne s'est pas non plus retrouvé, et qu'il n'a pas négligé de munir son ouvrage d'une table alphabétique des noms de lieux et de personnes qui en forme l'indispensable complément.

Diarium, « Journal, » est le titre traditionnel. Il alterne dans les copies manuscrites avec son équivalent *Ephemeris*. Bullinger lui-même emploie ça et là le mot *Annales*, et ce terme donne en effet une idée plus exacte de l'ouvrage. Ce n'est pas au jour le jour qu'il a été écrit tel que nous le possédons. Comme l'a remarqué un auteur des plus experts en critique littéraire et historique¹, Bullinger paraît s'être fait une règle, à partir d'un certain moment, de recueillir et coordonner les notes qu'il avait prises, au cours de chaque année, sur des feuilles détachées ou des fiches. Ainsi s'explique le fait que l'ouvrage finit en 1574, bien que Bullinger

¹ Le professeur P. Wernlé, de Bâle, dans le *Kirchenblatt für die reformierte Schweiz* du 16 juillet dernier.

ait vécu jusqu'au mois de septembre de l'année suivante. Par là on s'explique aussi que, de certains événements marquants qui, au moment même, avaient dû produire une impression énorme, — la mort tragique de Zwingli, par exemple, ou les massacres de la Saint-Barthélemy, — on ne trouve dans les annales qu'un écho déjà plus ou moins amorti par le temps. Ça et là se rencontrent des annotations qui doivent avoir été ajoutées après coup et qui, dans l'autographe, pourraient bien avoir figuré en marge; ainsi, dans les souvenirs de l'an 1549, après la mention de la *consensio in re sacramentaria* intervenue entre Calvin et les Zuricois, on lit ces mots : *impressa est demum mense Martio anno 1551.* Il arrive même que telle relation historique se trouve insérée plusieurs années après sa vraie date. Le critique tout à l'heure cité a déjà signalé le fait qu'à la suite de l'an 1557 Bullinger a intercalé une feuille intitulée (en allemand) : « D'un merveilleux jugement de Dieu, qu'il a exercé en ces années-là. » Il s'agit de la guerre de Smalcalde, dont il avait déjà parlé occasionnellement en son temps, c'est-à-dire à partir de l'été 1546. S'il y revient ici plus en détail, c'est qu'apparemment il venait de lire les *Commentarii* de l'historien Sleidanus, mort peu auparavant, et qu'il a jugé bon de consigner en cet endroit le résumé qu'il venait de faire de l'ouvrage en question. C'est aussi par ce mode de composition, et non, comme on l'a supposé, par la fusion d'un *diarium* latin et d'un *diarium* allemand, que s'explique le plus naturellement le passage de l'une de ces langues à l'autre à partir de 1540. Jusqu'alors tout est en latin; depuis cette année l'allemand fait son apparition dans les notices météorologiques et dans celles qui se rapportent à l'histoire contemporaine. D'année en année cet idiome tend à prévaloir jusqu'à ce qu'enfin, à partir de 1572, seules les indications relatives aux livres bibliques servant de texte à diverses séries de sermons soient encore rédigées en latin.

Quant à la question de savoir à quelle époque Bullinger a commencé à réunir et à coordonner ainsi ses notices, en les faisant précéder d'une esquisse de ses années d'enfance et de

première jeunesse, M. Egli l'a élucidée dans sa préface : il semble résulter de certaine donnée historique concernant un personnage avec qui Bullinger étudiant fut en relation à Cologne, que ce dut être au plus tôt à la fin de 1541. A partir de ce moment le pasteur de Zurich a régulièrement continué ses revues annuelles jusqu'à la fin de 1574.

A première vue il pourrait sembler que ces notes détachées, souvent laconiques, d'une sobriété qui parfois frise la sécheresse, ne fussent pas être d'une lecture très attrayante. Il est possible aussi qu'on éprouve quelque déception en constatant que l'annaliste traite fort sommairement ou même qu'il passe sous silence certains faits qu'on s'attendait d'autant plus à voir rappelés, ne fût-ce qu'en quelques lignes, qu'il s'y était trouvé personnellement mêlé, qu'il y avait même joué un rôle plus ou moins marquant. Nous songeons entre autres à son rôle de conciliateur entre Zurich et Berne, entre Berne et Genève, à ses bons offices lors des démêlés ecclésiastiques et dogmatiques qui agitèrent à plus d'une reprise la Suisse occidentale, en particulier la Suisse romande. Mais cette première impression ne tarde pas à s'effacer pour faire place à un intérêt croissant. Une fois la lecture commencée, on s'y attache, on ne la quitte plus avant d'avoir achevé le volume. Ce qui pouvait sembler n'être qu'un squelette se revêt bientôt à vos yeux de nerfs et de muscles ; on y sent circuler la vie, une vie riche et intense, battre un cœur vaillant, pieux, tout entier dévoué à sa grande et lourde tâche, un cœur d'homme et de chrétien, de fidèle pasteur et de chaud patriote. Avec cela une modestie, une simplicité, un accent de vérité qui vous charment ; une bonhomie aussi, tout helvétique, qui n'exclut d'ailleurs ni la note émue ni une pointe de malice, voire, quand il le faut, une juste sévérité. Et par dessus tout, ce n'est pas seulement une longue vie de croyant et de savant qu'on voit se dérouler à la lecture de ces pages sans apprêt ; c'est toute une période de l'histoire du protestantisme, et quelle période ! qui s'évoque et qu'on revit avec celui qui en fut le témoin et non un des moindres acteurs.

Il est malaisé, on le conçoit, de donner en quelques pages une idée exacte du contenu d'un ouvrage de cette nature. C'est par des citations et des extraits qu'on le ferait le mieux connaître ; encore faudrait-il savoir rendre ce qu'a de pittoresque en sa familiarité, de savoureux en son archaïsme ce dialecte suisse-allemand qui alterne avec le latin facile et coulant de l'ancien humaniste. Essayons pourtant de donner au moins un aperçu de ce qu'on trouve dans ces annales, en mettant à part, pour y revenir plus loin avec quelque développement, l'histoire de la jeunesse de notre réformateur.

Dans la règle, ces coups d'œil rétrospectifs sur l'année écoulée ont pour premier objet le ministère de la Parole. L'auteur indique les livres de l'Ecriture sainte sur lesquels avaient roulé ses prédications ; car il suivait la tradition créée par Zwingli dès son installation au *Grossmünster* en janvier 1519, et qui s'est longtemps maintenue dans la pratique homilétique de nos Eglises réformées, celle de prêcher *serie continua* sur tel ou tel écrit canonique de la Bible. Pendant les premières années de son ministère à Zurich, il arrivait à Bullinger de devoir monter en chaire jusqu'à six, voire jusqu'à huit fois par semaine. Même depuis qu'en 1538, il se fut déchargé sur un collègue d'une partie de ce fardeau, il lui restait toujours encore pour sa part trois sermons hebdomadaires, le dimanche, le mercredi et le samedi. Chacun de ces jours avait sa série particulière, qui durait au besoin plusieurs années. Il a mis quatorze mois à prêcher sur l'épître aux Romains ; l'évangile de Jean et le livre d'Esaïe ont pris chacun quatre ans et demi ; quant au Psautier, *universum opus*, dit-il en date du 27 août 1574, *absolvi intra 8 annos et septimanas quinque. Deo laus !* Chaque fois, en effet, il note avec soin le jour où il a fini d'expliquer un livre et celui où il en aborde un autre. Il a prêché de la sorte sur tous les livres des deux Testaments, à l'exception pourtant du livre de Job et du Cantique des cantiques ; la plupart, d'ailleurs, il les a traités à plus d'une reprise.

Ce que Bullinger consigne avec non moins d'exactitude, c'est le titre de ses très nombreux ouvrages. Nous les voyons

se suivre à la file, d'année en année, ces témoins d'une étonnante facilité de composition et d'une non moins admirable assiduité au travail : commentaires, très appréciés en leur temps, sur les épîtres et sur les évangiles (1533-1546) ; sermons sur les principaux points de la foi chrétienne, publiés par décades (1549-1551), et sur un certain nombre de livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, à commencer par l'Apocalypse (1557-1567), — preuve, pour le dire en passant, du soin consciencieux que le pasteur de Zurich apportait à la préparation de ses prêches, et de leur valeur exégétique non moins que pratique ; — homélies détachées et traités religieux¹ ; ouvrages d'histoire, tant ecclésiastique que nationale, qui font grand honneur au sens historique et à l'érudition de leur auteur ; enfin, allant de front avec tout le reste, une longue série d'écrits de controverse et d'apologies contre l'Eglise romaine, les anabaptistes, à partir d'une certaine époque contre le luthéranisme aussi. Quant à l'exposé de la foi chrétienne plus connu sous le nom de (seconde) *Confession helvétique*, on sait qu'il fut imprimé en 1566 par les soins de l'électeur palatin, mais Bullinger l'avait composé à son propre usage quelques années auparavant. D'après une indication des annales il semblerait que ce fût, non en 1564, mais en 1561 déjà². Cette « exposition » avait été précédée, au commencement de 1556, d'un substantiel manuel d'instruction religieuse, *Die summa christenlicher religion*, où se trouvait résumée la matière des *décades*.

A ces œuvres, qui représentent à elles seules une somme de travail énorme, — elles forment bien une centaine de volumes de toute dimension, — vient s'ajouter une correspondance qui passa de bonne heure les frontières de la confédération helvétique et finit par s'étendre à presque tous les pays de l'Europe ; je ne vois guère que l'Espagne et la

¹ Tel le *Traité de la perfection des chrétiens*, dédié au roi de France, publié 1551 en allemand et en latin, et traduit l'année suivante en français par Théod. de Bèze, alors à Lausanne.

² Nous lisons en effet cette année-là (p. 66): *Scribo brevem fidei orthodoxæ expositionem, etc.*

Russie qui manquent à l'appel. Il n'est pas étonnant que, telle année (1569), Bullinger ait employé, rien que pour ses lettres, « près d'une rame de papier ». Et quand on songe que nombre de ces lettres adressées à des frères d'armes, à d'autres églises, à des princes ou magistrats, prenaient la proportion de véritables « épîtres », qu'elles revêtaient un caractère plus ou moins officiel, qu'elles étaient même destinées parfois à jouer un rôle historique en pesant sur les déterminations de quelque destinataire haut placé, on comprend que leur auteur les mentionne expressément à côté des textes de ses sermons et du titre de ses ouvrages. Mais ce que l'on comprend aussi, c'est qu'avec tout cela, et avec la besogne journalière du pasteur et de l'*antistès* d'une église de cette importance, il n'ait guère pu songer à se mettre en voyage. Une fois fixé à Zurich, Bullinger a été le plus casanier, peut-être, de nos réformateurs. A part les trois voyages qu'il fit à Bâle en mission officielle, au cours de l'année 1536, à l'occasion de la première Confession des Eglises de Suisse, on ne voit pas qu'il ait jamais franchi les limites du canton si ce n'est pour aller faire une visite à Constance. S'il quittait la ville, c'était pour aller se délasser à la campagne ou, en été, pour faire une cure d'eau et de repos dans quelqu'une des stations balnéaires du voisinage.

D'autant plus nombreux étaient ceux qui venaient le trouver dans sa demeure hospitalière. Peu de presbytères, en Suisse, ont vu défiler dans leurs murs autant de visiteurs de tout pays, de tout rang et de toute condition. Le prince du sang, l'altesse sérénissime y coudoient le théologien en renom ; la dame de haut parage s'y croise avec l'humble prédicant ; souvent le seuil en est franchi par des réfugiés pour cause de religion. Ces visites, pareillement, sont notées année après année, et ces notes toutes simples disent assez à qui sait lire entre les lignes quel a dû être l'attrait exercé par cette maison, la confiance non moins que la renommée dont celui qui en était l'âme jouissait au près et au loin, le ministère bienfaisant qu'il lui a été donné de remplir par le moyen de ces entretiens avec des gens de

toute sorte. Il s'est contracté là des liens de forte et durable amitié, et Théodore de Bèze n'a pas été seul, tant s'en faut, à vénérer le pasteur de Zurich « autant que si c'eût été son père propre ». Faut-il ajouter que les visiteurs dont les noms figurent dans ces listes annuelles n'étaient, hélas ! pas tous également dignes du bon accueil qui leur était assuré ? que tel d'entre eux s'est trouvé dans la suite n'être qu'un faux frère, un chevalier d'industrie prenant le masque de la piété pour exploiter à son profit la bonne foi de ses hôtes ? Bullinger n'a pas plus échappé à pareille aventure que ce n'a été le cas de ses collègues de Bâle, de Strasbourg ou de Genève. Le lecteur saura un gré tout particulier à M. Egli du soin qu'il a voué dans son commentaire à cette portion des annales, en cherchant à identifier les personnages dont Bullinger nous a transmis les noms. Ce qui a dû lui compliquer la tâche, c'est que ces noms n'étaient pas toujours aisés à déchiffrer et que plus d'un a été manifestement déformé par la plume des copistes¹.

¹ Qu'il nous soit permis, en signe de reconnaissance envers le savant éditeur, de compléter son commentaire sur deux ou trois points et de répondre à quelques-unes des questions qui y sont laissées en suspens. L'imposteur polonais Florian Rozwicz, dont il est parlé à la page 37 (ad 1549), est sans aucun doute le même que ce Florian dit Susliga dont il est question à mainte reprise dans la correspondance de Calvin, de 1549 à 1551 (v. *Joa. Calvini Opera*, edit. Brunsvig. T. XIII et XIV passim) et dont Jean Haller, de Berne, raconte la stupéfiante histoire dans ses *Ephemerides*, à l'an 1551 (*Museum Helveticum*, T. II, Zurich 1747, partic. V, p. 90 sqq.). — Parmi les hommes avec qui Bullinger est entré en relations amicales en 1558 est mentionné (p. 57) Benedictus Martinus Bernag. N'est-ce pas plutôt *Bernas* qu'il faut lire ? et ne s'agirait-il pas du théologien bernois Marti, plus connu sous son nom grécisé d'*Aretius* ? — Sur Roland Capito dit de La Cousture, ci-devant ministre à Paris et à Rouen, qui vint à Zurich en 1573 dans la suite d'une grande dame de France (p. 115), on trouve quelques indications dans *Bernus*, *Le ministre A. de Chandieu* (1889), p. 34 et 63. — Nicolas Colladon, l'un des premiers biographes de Calvin, qui fait visite à Bullinger en mars 1574, en compagnie de deux Ecossais et de l'hébraïsant Pierre Chevalier de Genève (p. 119), était depuis 1572 professeur de théologie à Lausanne. — Le *Rotanus* mentionné à la même page n'est autre, sans doute, que Jean-Baptiste Rotan, originaire des Grisons, qui fut plus tard ministre et professeur à Genève, et sur lequel Senebier donne quelques renseignements dans son *Histoire littéraire de Genève* (1786), Tom. I, p. 395 sq.

Comme on pouvait s'y attendre, les évènements de la vie domestique occupent une large place dans les Annales. Un des grands mérites de la réformation du XVI^e siècle n'est-ce pas d'avoir rendu les ecclésiastiques à la vie de famille et fait de leurs *cures* de véritables foyers domestiques ? Et Bullinger n'était-il pas mieux placé que bien d'autres pour apprécier le bienfait de cette réforme, puisque c'est elle qui avait permis à ses vénérés parents, l'ancien doyen de Bremgarten et la fidèle compagne de sa vie, de convoler enfin en justes noces ? En parcourant le *Diarium* nous pouvons suivre le rapide accroissement et les nombreuses ramifications de la famille du réformateur. Naissances et baptêmes, maladies et décès, fiançailles et mariages, séparations et revoirs, déménagements et bâtisses, — tous ces sujets de joie, de deuil ou de souci sont enregistrés à leur date. Le plus souvent les notices qui s'y rapportent n'en disent que le strict nécessaire, elles se bornent à consigner le fait sans autre commentaire. Faisant œuvre de simple chroniqueur, Bullinger n'éprouvait pas le besoin d'épancher son âme à toute occasion. Parfois, pourtant, on le voit se départir de son habituelle réserve. Il notera telle circonstance, tel propos qui lui paraît digne de mémoire ; en quelques mots toujours sobres, mais partis du cœur, il laissera percer son sentiment intime, ou bien il transcrira l'épitaphe en vers latins qu'un ami avait composée en l'honneur de tel ou tel membre de sa famille. Parlant de la mort de son père, qu'il avait recueilli chez lui, il ne lui suffira pas d'en indiquer le jour et l'heure, de noter exactement l'âge du défunt, de marquer avec précision le lieu de sa sépulture. Il lui est doux de rappeler que c'est lui-même qui lui a fermé les yeux après avoir récité à son chevet les articles de la foi, et de rapporter les paroles suprêmes par lesquelles le mourant lui avait « recommandé par-dessus tout la vérité évangélique, l'exhortant à y perséverer jusqu'à la fin, puisque c'est en elle qu'est la vie véritable ». L'aîné de ses fils prend-il pour la première fois le chemin de l'étranger pour aller poursuivre ses études à Strasbourg, puis à Wittemberg, il ajoute à la mention de son

départ ce soupir : *Quod nobis felix et faustum velit dominus Deus !* En novembre 1565 il perd coup sur coup, à trois jours d'intervalle, deux de ses filles mariées. Lui-même assiste au lit de mort de l'une, Elsbeth, la femme du professeur Josias Simmler : « Elle avait, dit-il, gardé toute sa connaissance, elle priait, ne détachant pas les yeux de moi jusqu'à sa fin, et après sa mort elle était toute rose et blanche, beaucoup plus belle qu'elle n'avait jamais été durant sa vie ». Lorsqu'après trente-cinq ans d'une étroite union, celle qui lui était le plus chère en ce monde, sa « bien-aimée maîtresse du logis » Anna Adlischwyler, lui a été ravie par la peste tandis qu'il était lui-même aux prises avec la contagion, c'est un baume à sa douleur que de voir la ville entière, peuple et magistrats, la conduire à sa dernière demeure. Et quand, dix ans plus tard, au déclin de sa propre vie, après une première et très douloureuse atteinte du mal dont il devait mourir l'année suivante, il peut de nouveau se lever et reprendre ses fonctions, il n'hésite pas à y voir l'effet des prières assidues que l'assemblée des fidèles avait fait monter pour lui au ciel. A la naissance du premier-né d'une de ses petites-filles son cœur de patriarche s'émeut et il fait suivre l'inscription chronologique de ces mots qui respirent la reconnaissance en même temps qu'une légitime fierté : « Me voilà donc par la bonté de Dieu devenu arrière-grand-père ! La bénédiction divine me fait voir les fils de mes fils jusqu'à la troisième génération ! » Mais ce qui n'est pas le moins touchant, ce qui mieux qu'autre chose, peut-être, caractérise l'esprit qui régnait dans cette famille pastorale, c'est ce qu'on nous laisse entrevoir des rapports entre maîtres et domestiques. Non seulement le père de famille n'oublie pas de marquer dans son livre de mémoire la date de la mort de deux de ses servantes, dont l'une s'en est allée après trente-quatre ans de fidèles services, mais au baptême d'un enfant qui par son père était le petit-fils de Zwingli, par sa mère celui de Bullinger, nous voyons figurer comme marraine, à côté d'un parrain sénateur, la domestique de la maison !

Quantum mutati ab illo !

Un domaine qui tient de près à celui de la vie domestique et qui occupe dans notre chronique une place tout aussi considérable, c'est celui des phénomènes météorologiques et des conditions économiques. On comprend qu'en bon chef de famille et en bon citoyen, Bullinger ait voué à ces objets un intérêt qui va croissant d'année en année. On le comprendra d'autant mieux si l'on se souvient qu'en ce temps-là nos villes, même souveraines et enceintes de murs, étaient encore plus ou moins campagnardes, que le citadin lui-même sentait, plus habituellement et plus immédiatement que ce n'est le cas aujourd'hui, sa dépendance du cours annuel de la nature. Aussi le bon et le mauvais temps, le plus ou moins d'*« avancement de l'année »*, l'état des récoltes, le prix des denrées ne le laissaient-ils rien moins qu'indifférent : il y allait du plus clair de son revenu, de son pain quotidien. Au début, notre annaliste se contente de signaler les années particulièrement remarquables par leur précocité et leur abondance, ou, au contraire, par la disette et la cherté des vivres, la rigueur ou l'anomalie des saisons, les températures extrêmes. Mais à partir d'un certain moment, depuis 1559, ces bulletins du temps qu'il a fait, du prix des grains et du vin reviennent périodiquement à la fin de chaque année. L'auteur ne néglige pas non plus de noter les années de peste ou de grande mortalité, les inondations et les tremblements de terre, les sinistres causés par la grêle ou la foudre, l'apparition de comètes et d'autres phénomènes célestes, etc. C'est dire que le physicien non moins que l'économiste, en feuilletant ces pages, trouvera à y glaner toute sorte de données curieuses et instructives. Pour nous, ce qui nous intéresse ici le plus directement, ce sont les sentiments qui se font jour à l'occasion de ces manifestations diverses de la vie et des forces de la nature : la foi robuste en la souveraine providence de Dieu, la reconnaissance pour ses bienfaits, l'humiliation sous sa main puissante. Il est rare, en effet, que les revues de ce genre n'aboutissent à un regard vers le ciel : « *Gott sye eer, lob und dank!* » — « *Gott erbarme sich unser!* » — « *Der Herr, der rich und barmherzig ist, wölle uns gnedigklich*

erhalten ! » Après une mauvaise récolte, ce n'est pas à lui d'abord et aux siens que pense cet homme de cœur. Il est ému de compassion en songeant aux souffrances des petites gens qui vont mourir de faim, aux angoisses de ces « pauvres amodiateurs » qui se voient dans l'impossibilité d'acquitter leur fermage. Mais le fidèle pasteur qu'est Bullinger ne se contentera pas, dans les années de misère, de soupirer en secret et de compatir sur le papier. A la tête de ses collègues dans le ministère, il intervient auprès du gouvernement, se présente en personne devant le Petit et même le Grand Conseil, et n'a pas de repos qu'il n'ait obtenu, d'abord, l'autorisation de célébrer des jours de jeûne et de prière, ensuite, la publication de « bons mandats » à l'effet de venir promptement en aide aux vrais nécessiteux, de mettre un terme à la mendicité professionnelle et de réprimer les vices qui provoquent la disgrâce d'en haut.

La même inspiration religieuse se retrouve au fond d'une dernière et importante catégorie de notices : celles qui se rapportent à l'histoire contemporaine. Ce n'est pas un des moindres attraits de nos Annales que cet aperçu des scènes qui se déroulent au près et au loin sur le grand théâtre du monde européen, alternant de page en page avec l'énumération des événements survenus simultanément dans le cercle restreint de la famille ou de la cité. A mesure qu'on avance dans la lecture, on voit l'horizon historique s'élargir. Pendant les douze ou quinze premières années du pastorat de Bullinger, il n'embrasse guère encore que la Suisse allemande, et s'il lui arrive de dépasser cette limite, comme en 1544 à propos de la « magnifique victoire » de Cérisoles, c'est uniquement parce que les troupes des cantons confédérés y avaient pris une part décisive. Mais à partir de l'an 1546, où éclate la guerre de Smalcalde (ce qui provoque à Zurich l'institution d'un jour solennel de « supplication publique ») et où le gouvernement zuricois, sur l'avis motivé de la compagnie des ministres, refuse l'invitation du pape à se faire représenter au concile de Trente, à partir de ce temps-là l'attention du chroniqueur se porte de plus en plus sur les faits qui se pas-

sent au dehors. C'est aussi l'époque où Zurich, l'une des métropoles du monde protestant, commence à voir affluer dans ses murs des hommes inquiétés ailleurs pour leur foi, et où augmente le nombre des correspondants de Bullinger à l'étranger. Cependant c'est surtout depuis l'année critique 1558-1559 que l'histoire contemporaine tend à prendre dans le *Diarium* une place prépondérante. Les notices qui la concernent s'étendent depuis lors à tous les pays engagés dans les luttes confessionnelles de l'époque, de l'Allemagne à l'Espagne et de l'Ecosse à l'Italie. Inutile de dire que l'auteur voit un intérêt tout particulier aux guerres de religion en France et aux affaires des Pays-Bas ; mais l'Angleterre aussi ne cesse d'attirer son attention, comme elle l'avait déjà fait au temps d'Henri VIII, d'Edouard VI et de Marie Tudor, et il ne perd pas non plus de vue les vicissitudes de la guerre contre le Turc. Ces bulletins historiques sont écrits le plus souvent, et les dernières années sans exception, en allemand, ce qui tient sans doute, en partie du moins, au fait que pendant cette période de sa vie Bullinger était principalement occupé de ses travaux historiographiques, lesquels sont tous composés en cette langue.

Un chroniqueur n'est pas ni ne saurait avoir la prétention d'être un historien. Aussi ne demandera-t-on pas à ces annales d'un contemporain autre chose que ce que l'on peut raisonnablement en attendre. Il en était réduit à enregistrer les nouvelles qui lui parvenaient de toute part, à juxtaposer les faits au fur et à mesure qu'ils arrivaient à sa connaissance, et à les interpréter à son point de vue, sans qu'il lui fût possible, à l'ordinaire, d'en discerner l'enchaînement ni, à plus forte raison, d'en saisir la portée et d'en prévoir les conséquences. On n'en éprouve pas moins un intérêt captivant à les voir se refléter dans l'esprit d'un homme généralement bien informé qui, tout en les suivant à distance, de l'un des foyers de la Réforme, y prend la part la plus vive parce qu'il y sait en jeu la sainte cause qui plus que toute autre lui tient au cœur. Aux réflexions dont il émaille l'exposé des faits on reconnaît, ici, le patriote éclairé qui déplore la plaie

du service mercenaire et des pensions de l'étranger et qui, instruit par de cruelles expériences, use de tout son crédit pour empêcher l'intrusion de la politique ou de la force armée dans le domaine des choses religieuses ; là, le croyant à qui se dévoile, dans les péripéties confuses de l'histoire non moins que dans le cours souvent mystérieux de la nature, la main directrice de Celui qui est le maître souverain de l'une et de l'autre. A ce propos, le lecteur doué de sens historique ne se formalisera guère de ce que Bullinger se montre sur plus d'un point le fils de son temps. Telle sa croyance aux présages, entre autres à l'occasion des comètes. Telle aussi l'application hasardée qu'il fait à plus d'une reprise de sa foi en la justice suprême, en présentant tel ou tel fait particulier, tel désastre militaire, par exemple, ou tel accident mortel, comme un « jugement » spécial de Dieu, ayant pour but de « venger » les victimes de la cruauté ou de la perfidie des ennemis de la vérité évangélique. Ainsi que trop de chrétiens de nos jours, le théologien du seizième siècle en était encore, quant au dogme de la rémunération, à un point de vue qu'on serait tenté d'appeler celui de l'Ancien Testament si le canon juif ne renfermait pas le livre de Job. N'est-il pas significatif que Bullinger ne se soit jamais attaqué à ce livre, ni dans ses commentaires, ni dans ses prédications ? Hâtons-nous d'ajouter que, par une heureuse et religieuse inconséquence, les coups non moins rudes et plus retentissants encore qui se sont abattus sur ses propres coreligionnaires, ne l'ont pas un instant ébranlé dans sa confiance en la bonté et le triomphe final de la cause protestante.

II

Dans leurs grands traits, la vie et l'œuvre de Bullinger sont assez généralement connues. Sans être restée aussi populaire que celle de son héroïque et génial prédécesseur, sa sympathique figure a moins pâli dans le souvenir des générations subséquentes que bien d'autres figures du siècle de la Réformation. Même sans avoir lu la volumineuse biographie que Carl Pestalozzi lui a consacrée il y aura tantôt cin-

quante ans, on n'ignore pas en quoi, essentiellement, a consisté sa mission après Zwingli et à côté de Calvin. On connaît son rôle providentiel, à Zurich même et dans la Suisse allemande, au lendemain de la catastrophe de Cappel, l'influence qu'il a exercée, par son caractère personnel non moins que par ses écrits, sur le rapprochement qui s'est opéré, déjà de son vivant et encore après sa mort, entre les diverses fractions de l'Eglise réformée. Ce qu'on sait le moins, croyons-nous, c'est l'histoire de ses origines, c'est la manière dont il a été amené à se séparer de l'ancienne église et préparé de bonne heure à l'œuvre qui lui était réservée presque au début de son âge mûr. Il y a donc, ce nous semble, quelque intérêt à revenir sur nos pas pour nous arrêter à ces années d'apprentissage. Bullinger lui-même nous en fait le récit dans les vingt premières pages de ses annales.

Nous ne nous attarderons pas aux souvenirs de sa première enfance, qui nous le montrent rendu deux fois à la vie contre toute attente et, avant même de savoir lire, gravissant parfois la chaire du temple de Bremgarten pour déclamer le *Credo*. Prenons-le au moment où il entre dans la carrière des études. Le voici, âgé de douze ans à peine, qui quitte la maison paternelle et s'embarque sur le Rhin pour aller à Emmerich, dans le duché de Clèves, se mettre sous les soins des Frères de la vie commune. Il y retrouve, au nombre de ses maîtres, un frère aîné qui lui enseigne les rudiments du latin. A l'école il apprend à lire, à parler, à écrire en cette langue. La discipline est sévère. On voit grand soin à la religion « telle qu'elle pouvait être alors. » La « superstition lui trouble la vue » au point qu'il médite d'entrer plus tard chez les chartreux. Pour obéir à son père, il va — comme Luther en son jeune âge — mendier de porte en porte ; non pas qu'il manquât du nécessaire, mais « afin d'apprendre à connaître par expérience la misérable condition des mendiants et de savoir mieux, dans la suite de sa vie, compatisir à leur infortune. »

Au bout de trois ans, en juillet 1519, il est immatriculé à l'université de Cologne pour y faire sa philosophie. Il suit des

cours de logique et acquiert le grade de bachelier, se tourne ensuite vers l'étude de la physique, entend des leçons sur divers traités d'Aristote, mais ne tarde pas à « subodorer » ce que vaut cet enseignement « sophistique ». Certains de ses camarades allemands lui font comprendre que c'est un véritable obstacle aux bonnes études. Aussi, sous la direction de deux humanistes qui lui ont révélé l'Aristote authentique, s'applique-t-il dès lors de préférence à l'étude des belles-lettres, en particulier à celle du grec. A côté des leçons publiques, il se livre assidument à la lecture des auteurs classiques et des œuvres d'Erasme et s'exerce à la composition latine. Entre autres écrits il se met à composer des dialogues contre les docteurs scolastiques, contre l'obscurantiste Pfef-ferkorn pour Jean Reuchlin, etc. C'est à ce moment qu'éclatent à Cologne les discussions suscitées par le moine de Wittemberg, qui vont faire entrer le jeune humaniste dans une voie toute nouvelle. Ici, il faut laisser parler Bullinger lui-même.

« Vers l'an 1520, dit-il, commencèrent entre les docteurs de vives controverses au sujet de la doctrine de Luther. Pour moi, qui ignorais également la doctrine des Papistes et celle de Luther, je consultai quelqu'un qui était expert en celle-là, lui demandant ce que je devais lire pour y trouver les enseignements et la méthode de la doctrine commune et généralement reçue. Il me conseilla de lire les Sentences de P. Lombard. Je les lus et y ajoutai le Décret de Gratien. Je vis que tous leurs écrits étaient tirés des saints Pères. Je résolus donc de lire aussi les écrits des Pères.

» Il y a à Cologne, dans la maison des Prêcheurs, une belle bibliothèque remplie des meilleurs et des pires auteurs, tant profanes que sacrés. J'y étais admis quand il me plaisait, grâce aux bons offices de George Diener, d'Elgg en Suisse, qui était moine de cette faction-là et qui, dit-on, a été nommé récemment provincial de son ordre¹.

¹ Ce sont ces derniers mots qui ont permis de fixer approximativement l'époque où Bullinger s'est mis à recueillir et coordonner ses souvenirs de jeunesse par lesquels débute le *Diarium*.

» En premier lieu ce furent les homélies de J. Chrysostome sur Matthieu qui me tombèrent entre les mains. Je lis et je vois que la manière dont les anciens traitaient des choses saintes était bien différente de celle que suivaient Lombard et Gratien. Je déguste aussi quelques écrits d'Ambroise ainsi que d'Origène et d'Augustin. Entre temps je me mets à lire le petit livre de Luther sur la captivité babylonienne, celui sur la liberté chrétienne, les articles sur les bonnes œuvres, etc. Je découvre que Luther approche bien plus que les Scolastiques de la théologie des anciens. Je découvre également que, si les Scolastiques s'appuient sur les opinions des Pères, les Pères se fondent sur l'autorité de l'Ecriture de l'un et de l'autre Testament. En conséquence, je me procurai un Nouveau Testament. Je lis l'évangile de Matthieu et ce qu'a écrit là-dessus S. Jérôme ; je prends ensuite connaissance des autres livres du Nouveau Testament. Je renonce alors au projet que j'avais conçu de me faire chartreux ; plus que cela, je commence à prendre en horreur la doctrine papistique. C'est à ce moment que la 1^{re} édition des *Loci communes* de Philippe Mélanchton me tomba entre les mains, et je m'en délectai merveilleusement. Enfin, je me consacrai principalement à la lecture d'ouvrages religieux. Cela s'est passé, et c'est à ces choses que je me suis exercé nuit et jour, pendant les années 1521 et 1522. »

De ces souvenirs, écrits vers 1541 ou 1542 d'après des notes plus anciennes¹, il est intéressant de rapprocher ce que Bullinger relate sur le même sujet dans son esquisse biographique de 1560 :

« L'an 1520, comme il y avait de graves discussions sur les propositions de Luther, je comparai les points controversés et condamnés par les théologiens de Cologne avec les écrits des bienheureux Pères, principalement d'Augustin. Je découvris que la doctrine des Papistes ne concordait pas en tout

¹ Dans la liste des compositions latines datant de son séjour au couvent de Cappel (1523-1529) on voit figurer en première ligne une *Narratio quomodo avulsi a traditionibus humanis solis Scripturis haerere et credere coepimus*. Voir page 13 du « Diarium. »

avec celle des Pères ; je constatai que les Pères s'en référaient aux Ecritures canoniques. Je me procurai donc une Bible, et tout d'abord un Nouveau Testament, et je le lus avec toute la diligence dont j'étais capable. Je consultais aussi les interprétations des anciens. J'appris que le salut vient de Dieu par Christ ; j'appris que ce qu'enseignaient les Papistes était superstitieux et impie. Je commençai à la même époque à lire les petits livres de Luther et de Mélanchton. Vers l'an 1522 je commençai à fuir les messes et les assemblées religieuses des Papistes. Je lus les livres de Lactance, ceux d'Augustin sur la doctrine chrétienne, sur l'esprit et la lettre, les traités sur Jean et d'autres de ses livres. Par ces lectures j'étais puissamment confirmé dans la vraie religion. »

Ayant passé ses examens et obtenu selon l'usage les grades de maître ès-arts et de licencié au printemps de 1522, Bullinger rentrait dans sa ville natale après six années d'absence, âgé de dix-huit ans seulement. Le reste de cette année-là, retiré dans la maison de son père, il poursuit ses études, lisant tour à tour Athanase, Cyprien, Lactance et divers écrits de Luther, sur l'abrogation de la messe, les vœux, l'ancien et le nouveau Dieu, etc.

Au commencement de 1523 le jeune érudit reçoit un appel des plus flatteurs : l'abbé de Cappel, Wolfgang Joner, homme éclairé non moins que pieux, n'hésite pas à confier à cet adolescent la direction de l'école attachée à son couvent de l'ordre de S. Bernard. Il est chargé d'enseigner les lettres sacrées et profanes aux moines, dont plusieurs ne manquaient ni d'instruction ni de sens critique, et à des élèves externes. Toute liberté lui est laissée au point de vue religieux : il n'a rien à faire avec les vœux monastiques, ni avec les usages superstitieux qui, alors, étaient encore observés dans ce monastère ; on n'exige pas même qu'il assiste aux offices. Tout ce qu'on lui demande, c'est de vivre saintement et de s'acquitter fidèlement de ses fonctions. « J'entrais pourtant dans le temple, dit-il, pour y prier le Seigneur en un endroit écarté et j'écoutais les prônes. »

Les six années qu'il passa à Cappel furent pour lui un

temps de travail intense, « véhément » même. Preuve en soient les renseignements détaillés que renferment ses annales sur le programme de ses leçons, et les nombreux écrits de toute sorte, philologiques et philosophiques, exégétiques et dogmatiques, parénétiques et polémiques, dramatiques même¹, composés *exercitationis causa* tant en latin qu'en allemand, qui datent de cette phase de sa vie. Il a eu soin d'en insérer la liste à la suite des notices relatives à l'an 1528. On n'en compte pas moins de cinquante-deux². Ces travaux, tout en le détachant de plus en plus des traditions de l'ancienne Eglise pour l'affermir d'autant dans la « vraie religion, » ne devaient pas tarder à exercer aussi sur son entourage une influence réformatrice.

Cette influence pouvait s'exercer d'autant plus librement que, loin d'être entravée par l'abbé Joner et le prieur Pierre Simler, elle trouvait en eux un bienveillant appui. Les moines, d'ailleurs, n'acceptaient pas tout les yeux fermés. Il leur fallait, pour les points controversés, de « copieuses démonstrations. » Quand leur jeune maître leur communiquait les opinions ou les interprétations des anciens docteurs, « ils examinaient et scrutaient avec soin pour savoir s'il en était bien ainsi. » En 1524 déjà, le couvent de Cappel était en odeur de « luthéranisme » chez ses voisins du pays de Zoug, et peu s'en était fallu que le peuple fanatisé n'y mit le feu. Ce n'est pourtant que l'année suivante qu'on s'y achemina vers la réforme extérieure du culte et de la vie. « Vaincus enfin par l'évidence de la vérité, convaincus de la turpitude de la superstition et des abus, » les religieux éloignèrent les « idoles » de leur temple au mois de mars 1525, ils abrogèrent la messe avant la fin de la même année et jetèrent tous ensemble le froc au printemps suivant. La plupart d'entre

¹ La tragédie de Brutus ou de Lucrèce, jouée plus tard à Bâle par quelques amateurs et imprimée sans le nom de l'auteur, passe pour être l'un des meilleurs drames composés en Suisse au seizième siècle.

² Du temps de J.-H. Hottinger, l'auteur d'une *Schola Tigurinorum Carolina* (1664), la plupart de ces manuscrits existaient encore à la Bibliothèque de la Ville de Zurich.

eux devinrent ministres de la Parole ; quelques-uns, y compris leur ancien abbé, sont morts à la bataille de Cappel. Quant à ceux qui n'avaient pas d'aptitude pour la prédication, ils se vouèrent à des arts mécaniques. « Tous ont persévétré jusqu'à la fin dans la vraie religion. »

En ce qui concerne Bullinger lui-même et son développement religieux à cette époque, deux choses sont dignes de remarque. La première, c'est qu'au début, tout en poursuivant ses études patristiques, il subit visiblement l'ascendant d'Erasme, sorti comme lui d'une école des Frères de la vie commune et dont les écrits l'avaient déjà attiré pendant son séjour à Cologne. Non seulement les *Colloquia* du célèbre humaniste et sa *Copia verborum*, ce « livre d'or, » servaient de base à son enseignement linguistique, mais il le prenait aussi pour guide *in sacris*. C'est son *Compendium theologiae* qu'il commence par lire et expliquer à ses moines avant de passer aux *Loci* de Mélanchton. Lorsqu'il s'agit d'étudier les évangiles de Matthieu et de Jean, c'est encore Erasme qui occupe le premier rang parmi les interprètes mis à contribution. Même en 1525, quand il aborde avec ses disciples l'épître aux Romains, il a recours sans doute aux commentaires d'Origène, d'Ambroise, de Théophylacte, il consulte aussi celui de Mélanchton, *præcipue vero Erasmi*. Il est vrai qu'à partir de cette date le nom d'Erasme disparaît de ses annales. La seconde chose à noter, c'est qu'en fait de réformateurs ayant agi sur le cours de ses idées et de sa vie intérieure, Bullinger ne mentionne jusqu'en 1523 que Luther et Mélanchton. C'est vers la fin de cette année seulement qu'il vit et entendit pour la première fois Zwingli, dont il venait de lire quelques écrits. Il entra alors en rapport personnel avec lui et avec son collègue Léon Jude. « Leurs livres et leurs sermons me plaisaient d'autant mieux que j'étais déjà depuis plus de trois ans un ardent sectateur de ce dogme. » La personnalité de Zwingli, non moins que son enseignement « solide, droit et conforme aux Ecritures, » paraît avoir produit dès l'abord une vive et sympathique impression sur le jeune

maître ès-arts, et le réformateur, de son côté, malgré la différence d'âge, se lia bientôt d'une confiante amitié avec lui. Bullinger a soin aussi de noter le jour de 1524 où il fit, à Cappel même, la connaissance de Vadian, le distingué bourgmestre de Saint-Gall, et celui de 1525 où Ocolampade l'honora de son amitié.

Relevons dans les annales les passages qui marquent ses relations de plus en plus intimes avec le réformateur de Zurich et la part de plus en plus active qu'il prend sous ses auspices à l'œuvre réformatrice dans la Suisse allemande, jusqu'au jour où il fut appelé à lui succéder en qualité d'*antistès*. Ces indications servent à compléter ce que l'on savait déjà par son *Histoire de la réformation à Zurich*, publiée en trois volumes par Hottinger et Vögeli (1838-1840).

En 1524, dit-il, il avait commencé à étudier les écrits de divers auteurs pour apprendre d'eux ce qu'il fallait penser du sacrement du corps et du sang du Seigneur. Un jour, c'était le 12 septembre, faisant visite à Zwingli (Cappel est à quelques lieues seulement de Zurich), il lui exposa *bona fide* l'idée qu'il s'en était faite d'après certain écrit des frères Vaudois et les livres d'Augustin. En retour de cette confidence, le pasteur de Zurich s'ouvrit pour la première fois à lui sur ses propres sentiments en cette matière. Mais « il ne voulait pas que j'expliquasse ce mystère à qui que ce fût ; il ne jugeait pas que le temps fût encore venu de le faire ; il se réservait de le produire au jour quand le moment serait venu. » Aussi bien, n'est-ce qu'en avril de l'année suivante, un mois après l'enlèvement des « idoles » du temple de Cappel, que Bullinger exposa ouvertement sa pensée au sujet de l'eucharistie, et il la résuma ensuite par écrit dans un mémoire adressé à deux de ses amis, le curé Steiner et le châpelain Stocker, de la petite ville de Zoug.

Tout porte à croire que c'est à l'instigation de Zwingli qu'il fut invité, en janvier 1525, à se rendre à Zurich pour assister à une dispute avec les Anabaptistes sur le baptême des enfants. Ouvert à la maison de ville, le débat se poursuivit au

temple, et c'est Bullinger qui en rédigea les actes. C'était sa première rencontre avec ces dissidents, dont « l'effronterie » l'étonnait ; ce ne devait pas être la dernière.

Le printemps de 1526 vit paraître chez l'imprimeur Hager de Zurich le premier opuscule du jeune professeur. C'était un petit livre écrit en allemand et publié sous le pseudonyme d'*Octavius Florens*, en l'honneur et à l'imitation de Tertullien, qui s'appelait Qu. Septimius Florens. Il avait pour titre : « Comparaison des hérésies antiques avec celles de nos jours, » et pour but de montrer qui, des papistes ou de Zwingli et de ses adeptes, méritait le nom d'hérétique. Zwingli paraît avoir eu connaissance de ce travail ; peut-être a-t-il poussé l'auteur à le mettre sous presse. Ce qui est certain, c'est qu'avant sa publication déjà, il en parle avec éloge dans une lettre à son ami Vadian. C'est deux ans plus tard que Bullinger devait inaugurer la série de ses publications en latin par un traité, imprimé à Bâle, sur l'origine de l'erreur touchant la messe et l'eucharistie.

Les liens qui s'étaient ainsi formés entre maître Ulric et le *ludimagister* de Cappel durent se resserrer encore pendant un séjour prolongé que celui-ci fit à Zurich en 1527. L'abbé Joner, « qui était pour lui un père plus encore qu'un maître, » lui avait accordé un congé dès la fin de juin à la mi-novembre pour lui permettre de suivre les leçons de théologie et les prédications de Zwingli, d'apprendre l'hébreu avec Conrad Pellican et de se perfectionner dans la connaissance du grec sous la direction des « précepteurs » qui enseignaient alors cette langue dans l'Athènes de la Limmat. Car, pour avoir passé à la réforme, l'école conventuelle de Cappel n'en subsistait pas moins et le niveau de l'enseignement qui s'y donnait n'en devait être que plus élevé. C'est aussi pendant ce séjour à Zurich que Bullinger se fiança avec une ci-devant « vestale » du couvent d'Oetenbach. Par égard pour la mère de la jeune fille, qui ne voyait pas cette union de bon œil, le mariage n'eut lieu que deux ans plus tard, quand l'époux fut devenu pasteur dans sa ville natale.

Ce qui prouve combien le jeune savant avait su se faire

apprécié, c'est que, à peine rentré à Cappel, il reçut du sénat de Zurich l'ordre de se mettre en mesure d'accompagner le réformateur à la dispute de Berne. Il y était envoyé aux frais de l'Etat, tandis que (ce n'est pas lui qui nous l'apprend) les pasteurs de la campagne durent s'y rendre à leurs propres dépens ou à ceux de leur paroisse. Il passa à Berne presque tout le mois de janvier 1528 et y fut témoin, le 27 de ce mois, de l'abrogation de la messe et de l'enlèvement des images.

Jusqu'alors Bullinger, tout théologien qu'il était devenu par la force des choses, n'était pas encore monté en chaire. Il s'était même récusé quand on lui en avait fait la demande. Mais, appelé à prendre part au premier Synode pastoral convoqué à Zurich pour le mois d'avril de la même année, il ne put faire autrement que d'y prêter le serment intimé aux ministres du Saint Evangile. Il se trouva dès lors moralement obligé de se mettre aussi à la prédication. Cédant aux instances de son mécène W. Joner, il fit son premier prêche, un dimanche du mois de juin, au temple de Hausen-am-Albis, village paroissial non loin de Cappel, et il continua depuis ce temps-là à exercer l'office pastoral à côté de ses fonctions scolaires.

Moins d'un an après il allait être mis en demeure de donner la mesure de ses capacités dans un poste bien autrement exposé, au milieu de circonstances singulièrement critiques. C'était à Bremgarten, son lieu natal, où les esprits étaient divisés et excités au dernier degré. Son père, le doyen, s'était vu réduit à quitter la ville et à chercher un refuge à Zurich, pour avoir dit du haut de la chaire que « jusqu'à ce jour il avait séduit son église en lui prêchant la doctrine papistique, qu'il avait péché par ignorance, mais qu'il était prêt, désormais, à leur enseigner la doctrine du Christ. » Le tumulte qui s'en était suivi avait été tant bien que mal apaisé par l'entremise des Zuricois. Un revirement s'était produit. Bon nombre de citoyens désiraient entendre leur jeune combourgeois de Cappel. L'un d'eux, ami de sa famille, vint l'en informer et, encouragé par ses alentours, il se rendit à leurs

instances. « Le 16 mai, jour de Pentecôte, je prêchai pour la première fois le Christ dans ma patrie devant un très nombreux auditoire. Et ce ne fut pas en vain. Dès le lendemain on renversa les autels, on expulsa les simulacres, on promulga des lois contre les blasphémateurs, les adultères, les ivrognes, etc¹. » Les choses ne traînèrent pas en longueur. Le surlendemain des délégués du conseil municipal viennent le prier de rester et de continuer à les instruire. Sur sa réponse qu'il était lié vis-à-vis des Zuricois, qu'il ne ferait rien sans l'avis du sénat de cette cité, on se hâte de députer un des magistrats à Cappel et à Zurich pour y exposer les vœux des Bremgartois. Pénétrés sans doute de l'importance qu'il y avait à ce que la réforme prît pied dans ces « Baillages libres » qui séparaient les terres de Zurich de celles de Berne, abbé et sénat n'ont pas de peine à se mettre d'accord pour céder Bullinger à ses combourgeois. Moins de huit jours après sa première prédication, le voilà appelé à l'unanimité à partager les fonctions pastorales avec un « pieux et docte » collègue, Gervais Schuler. Le 1^{er} juin 1529 il fait ses adieux à ses amis de Cappel pour entrer dans son nouveau champ de travail.

Sans qu'il le dise expressément, il est permis de supposer que les conseils et l'influence de Zwingli ne furent pas sans jouer leur rôle dans cet épisode de sa vie. Il dut regretter vivement de ne pouvoir accéder au désir du réformateur de l'avoir pour compagnon au colloque de Marbourg ; mais « les magistrats de Bremgarten, à qui il en avait parlé, lui refusèrent la permission de s'absenter parce que la situation religieuse était encore trop tendue et qu'une sédition était à craindre. »

Depuis ce moment, le nom de Zwingli ne reparaît plus dans les Annales jusqu'à la mention qui en est faite, en même temps que du nom de « l'abbé » Joner, à l'occasion de la désastreuse journée du 11 octobre 1531. Bullinger parle bien, entre autres choses, de la dispute publique qu'il eut à soutenir, en janvier de cette année, contre les Anabaptistes au

¹ Comme ce peu de mots caractérise bien ce qu'on entendait alors en Suisse par une « réformation ! »

sujet du « droit des cens », et des écrits qu'il publia en allemand, le mois suivant, contre les Anabaptistes, sur les dîmes, etc. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est le témoignage élogieux que Zwingli lui rendait à ce propos, dès le mois de mars, dans son commentaire sur Jérémie, où, venant à parler de ces matières dans l'explication du chap. XXXIV, il se félicite de ce que, « Dieu merci, ce jeune homme à l'esprit sagace et rempli de discernement avait pris pour ainsi dire le flambeau de ses mains en entrant en discussion avec les Anabaptistes¹. »

Il nous raconte aussi que, la diète des cantons suisses étant réunie à Bremgarten aux mois de juin, de juillet et d'août, il fut plus d'une fois dans le cas de s'interposer pour empêcher les députés d'en venir aux mains et les presser de régler les différends de religion par l'arme de la parole plutôt que par le tranchant du glaive. En revanche il ne mentionne pas ici ce que nous apprenons par une page de son *Histoire de la Réformation*, à savoir sa dernière entrevue avec Zwingli. Celui-ci était venu, une nuit du mois d'août, tâcher d'agir directement sur les députés bernois en vue de les faire revenir de leur malencontreuse politique à l'endroit des cantons catholiques. Au sortir de cette conférence nocturne, qui avait eu lieu dans sa maison et en sa présence, Bullinger avait reconduit le réformateur, avant jour, à quelque distance de la ville, et alors, au moment de prendre congé de lui, Zwingli lui avait dit en pleurant : « Mon cher Henri, que Dieu te conserve ! sois fidèle au Seigneur Christ et envers son Eglise ! » Il ne pouvait se défendre de sombres pressentiments ; peut-être qu'alors déjà, en prévision d'une mort prochaine, il songeait à ce jeune ami, qui avait donné plus d'une preuve de sa précoce maturité d'esprit et de caractère, comme à son successeur éventuel.

Ce qu'on peut tenir pour certain, M. Egli semble l'avoir établi par des témoignages probants², c'est que les autorités ecclésiastiques et politiques de Zurich agirent conformément

¹ Voir Egli, *Zwingliana*, p. 442.

² *Zwingliana*, p. 443 sq.

à un testament verbal de Zwingli lorsque le 9 décembre, d'un commun accord, elles appelèrent à sa place le pasteur de Bremgarten, chassé de cette ville, peu de semaines auparavant, par la réaction catholique maîtresse des bailliages communs. « Que le Seigneur Jésus, dit Bullinger en notant cette élection unanime, fasse prospérer mon ministère pour la gloire de son nom et le salut de l'église ! » Peu de temps après il prononça et publia un discours *de officio prophetae*, dans lequel il faisait l'éloge de son prédécesseur. Mieux que personne il savait que Zwingli était de ces hommes qu'on ne remplace pas, mais il ne devait pas tarder à montrer par le fait qu'avec cette « merveilleuse grâce et dextérité d'esprit » que loue en lui Th. de Bèze, il était bien, lui, l'homme qu'il fallait à ce moment-là pour diriger, d'une main ferme et souple à la fois, l'œuvre de restauration et de conservation imposée par les circonstances.
